

**FAIR-PLAY**

**FICTIONS DU NORD**  
LA CONFLUENCE DES LUMIÈRES

.

**ÉDITIONS LA PEUPLADE**

339b, rue Racine Est  
Chicoutimi (Québec)  
Canada G7H 1S8  
www.lapeuplade.com

**DISTRIBUTION POUR LE CANADA**

Diffusion Dimedia

**DIFFUSION ET DISTRIBUTION  
POUR L'EUROPE**

CDE-SODIS

**DÉPÔTS LÉGAUX**

Bibliothèque et Archives  
nationales du Québec, 2019  
Bibliothèque et Archives  
Canada, 2019

ISBN 978-2-924898-19-2

Titre original : *Rent spel*

© TOVE JANSSON, 1989,  
Moomin Characters™

Publié en langue française  
avec l'accord de Rights & Brands.

© AGNETA SÉGOL ET LES ÉDITIONS

LA PEUPLADE POUR LA  
TRADUCTION FRANÇAISE, 2019

.

Ce livre a été publié avec le support financier  
du FILI - Finnish Literature Exchange.

**F I**  
**L I**

# FAIR-PLAY

*Tove Jansson*

TRADUIT DU SUÉDOIS PAR  
*Agneta Ségol*

LA PEUPLADE **ROMAN**



•  
••



## *L'accrochage*

Jonna avait un tempérament heureux. Tous les matins, elle voyait se dévoiler devant elle une nouvelle vie immaculée, rarement assombrie par les soucis et les erreurs de la veille.

Elle avait une deuxième qualité surprenante, plutôt un don, celui de déborder d'idées inattendues, indépendantes les unes des autres. Ces idées se réalisaient et vivaient intensément pendant un temps, avant d'être balayées par d'autres qui exigeaient leur place incontestable comme, par exemple, celle de fabriquer des cadres.

Quelques mois plus tôt, Jonna avait eu envie de mettre en valeur certaines œuvres, réalisées par des amis artistes, que Mari avait sur ses murs. Elle les entourait donc de très beaux cadres, mais, au moment de les accrocher, une nouvelle inspiration s'empara d'elle et elles restèrent éparpillées sur le sol.

— Juste en attendant, assura Jonna. Il faudrait entièrement revoir l'accrochage de tout ce que tu as collectionné. Celui-ci est désespérément conventionnel.

Mari attendait sans rien dire. En réalité, elle trouvait plutôt agréable de vivre dans une ambiance inachevée,

un peu comme lorsque l'on vient d'emménager et qu'il n'est pas encore nécessaire de prendre les choses très au sérieux.

Au fil des années, Mari avait appris à ne pas déranger les projets que Jonna avait élaborés dans un mystérieux mélange de nonchalance et de perfectionnisme, et qui étaient impossibles à comprendre pleinement pour son entourage. Il y a des gens qu'il ne faut pas contrarier dans leurs entreprises, qu'elles soient grandes ou petites. La moindre remarque peut transformer leur désir en dégoût et tout gâcher.

Jonna aimait s'isoler et travailler dans une solitude absolue sans risque d'intrusion. Elle jouait à donner forme à différentes sortes de matériaux, un jeu qui, soudainement et sans raison apparente, pouvait exiger son entière attention et exclure toute autre activité. En cas de besoin concret, elle se mettait à réparer des objets cassés, chez elles ou chez des collègues dépourvus de sens pratique. Elle les rendait utilisables, les embellissait ou décidait tout bonnement de les jeter, au grand soulagement de leur propriétaire. Elle était capable de passer des journées à lire, en consacrer d'autres à écouter de la musique. Ainsi en était-il de quelques-unes des activités de Jonna, chacune étant précédée par deux ou trois jours d'une lasse inquiétude.

Le processus était chaque fois le même et ne pouvait pas se dérouler différemment. Il n'était pas question de lui faire des propositions ou de lui donner des conseils



au cours de cette période de flottement à la recherche d'une orientation.

Mari émit un jour une réflexion malgré elle :

- Toi, tu fais seulement ce que tu as envie de faire.
- Évidemment, répondit Jonna. Bien sûr, ajouta-t-elle, en esquissant un sourire légèrement étonné.

En novembre arriva le jour de la transformation de l'atelier de Mari. Gravures, peintures, photographies, dessins d'enfants ainsi que les petites amabilités respectueusement épinglées – qui au cours des années avaient perdu leur origine et leur sens – allaient être accrochés, déplacés, renouvelés et dotés d'une signification nouvelle.

Mari avait préparé un marteau, des clous, des crochets X, du fil de fer, un niveau à bulle et d'autres outils appropriés. Jonna, elle, s'était contentée d'apporter un centimètre de couturière.

— Commençons par le mur d'honneur, annonça Jonna. Il doit bien sûr rester strictement symétrique. Mais tes grands-parents sont trop éloignés l'un de l'autre et, d'ailleurs, ton grand-père risque d'être éclaboussé si jamais la pluie s'infiltré dans le tuyau du poêle. Quant au lavis de ta mère, il semble perdu, il faut le remonter. Le beau miroir est ridicule, il n'a pas sa place ici, nous devons rester rigoureuses. L'épée, ça va, bien qu'elle soit un peu pathétique. Tu n'as qu'à mesurer : ça fait sept ou six et demi. Passe-moi le poinçon.

Mari lui donna le poinçon et vit le mur prendre un aspect qui, de classique, devint plutôt provoquant.

— Maintenant, poursuit Jonna, il faudrait supprimer les petites plaisanteries dont tu te fiches en réalité. On va libérer les murs, ça sera une exposition débarrassée de ces babioles inutiles. Mets-les dans une de tes boîtes en coquillage ou envoie-les à une bibliothèque pour enfants.

Mari fit une évaluation rapide de l'attitude à adopter : devait-elle se sentir vexée ou soulagée ? Elle décida d'attendre et de ne rien dire. Jonna poursuivit son travail, décrocha et raccrocha. Ses coups de marteau inaugurèrent une nouvelle ère.

— Je sais, ce n'est pas facile de refuser, dit-elle. Toi, tu refuses des mots, des pages entières, de longs récits impossibles, mais une fois que c'est fait tu es soulagée. La même chose vaut pour les images. Il faut décider si elles ont réellement leur place sur un mur. La plupart d'entre elles sont là depuis trop longtemps, si bien qu'on ne les voit plus. Tu ne vois plus ce que tu as de plus beau. Et elles se nuisent entre elles parce qu'elles sont mal accrochées. Regarde ici : ce truc que j'ai fait se trouve à côté d'un de tes dessins et ils se perturbent. Il faut de la distance. C'est indispensable. Il faut aussi mettre de l'espace entre les différentes périodes, à moins de les rapprocher exprès pour choquer ! C'est une question d'intuition, tout simplement... Quelqu'un qui passe son regard sur un mur tapissé d'images doit

être surpris. Il ne faut pas lui rendre la tâche trop facile. Il faut lui laisser reprendre son souffle et regarder à nouveau parce qu'il ne peut pas s'en empêcher. Il faut lui permettre de changer d'avis et même de se fâcher. Nous allons donner un meilleur éclairage aux œuvres de tes collègues... Tiens, pourquoi as-tu laissé une telle distance là, justement ?

— Je ne sais pas, répondit Mari.

En réalité, elle savait. Elle avait subitement compris qu'au fond d'elle, elle n'aimait pas ces collègues dont les travaux étaient d'une beauté incontestable. Elle observa attentivement l'accrochage de Jonna et eut la sensation que la plupart des objets, et également leur vie commune, se trouvaient enfin correctement évalués et placés aux bons endroits. Un effet obtenu par la distance ou par une concentration évidente. La pièce était entièrement transformée.

Le soir, quand Jonna était repartie avec son centimètre de couturière, Mari se fit avec émerveillement la réflexion qu'il était finalement très facile de comprendre les choses les plus simples.



## *La vidéomane*

Elles vivaient chacune à l'extrémité d'un grand immeuble non loin du port. Leurs deux ateliers étaient séparés par un grenier, un *no man's land* impersonnel où couraient des couloirs avec, de part et d'autre, des portes verrouillées faites de planches en bois. Mari aimait bien se promener dans ce grenier qui reliait leurs deux domaines tout en constituant un lieu d'une nécessaire neutralité. Elle pouvait s'arrêter en route pour écouter le bruit de la pluie sur le toit en tôle, regarder la ville s'allumer le soir ou tout simplement s'y attarder pour le plaisir.

Elles ne se demandaient jamais : tu as bien travaillé aujourd'hui ? Il est possible qu'elles se soient posé cette question il y a vingt ou trente ans, mais elles avaient appris à ne plus le faire. Il y a des espaces vides que l'on doit respecter, des périodes, souvent longues, où l'image s'esquive, où les mots refusent de se présenter et au cours desquelles on a besoin de tranquillité.

Quand Mari entra dans le vestibule, elle découvrit Jonna perchée en haut d'une échelle en train d'installer de nouvelles étagères. Elle sut alors qu'une période de

travail approchait. Le petit vestibule allait bien entendu être beaucoup trop étroit, mais c'était une considération sans importance. La dernière fabrication d'étagères avait résulté en une série d'excellentes gravures sur bois. En passant, Mari jeta un œil dans la salle de bains et constata que Jonna n'avait pas mis de feuilles d'impression à tremper. Pas encore. Les périodes où Jonna pouvait tranquillement se consacrer à ses gravures étaient toujours précédées par la réimpression d'anciennes œuvres, jusqu'alors négligées et délaissées en faveur de nouvelles idées. On sait que le temps de la création est un moment de grâce et qu'il peut être bref. Que soudain et sans signe préalable, les images peuvent disparaître ou se faire chasser par un intrus – quelqu'un ou quelque chose qui anéantit l'envie fragile de capter une perception, une prise de conscience.

Mari retourna dans le vestibule pour dire qu'elle avait acheté du lait et du papier essuie-tout, deux biftecks et une brosse à ongles, et qu'il pleuvait.

— C'est bien, répondit Jonna qui n'avait pas écouté. Tu peux tenir l'autre bout un instant ? Merci ! Cette étagère est destinée aux vidéos. Rien qu'aux vidéos. Je t'ai dit que Fassbinder venait ce soir ? Qu'est-ce que tu en penses ? Je ferais mieux de la prolonger jusqu'à la porte, non ?

— Oui, ça serait mieux. Il vient à quelle heure ?

— À vingt et une heures vingt.

Vers huit heures, elles se souvinrent de l'invitation d'Alma. Jonna rappela leur amie.

— Désolée de décommander aussi tard, dit-elle. Mais tu comprends, Fassbinder vient ce soir. Et c'est la dernière fois. Pardon ? Qu'est-ce que tu dis ? Non, impossible. Au moment de la publicité, on doit être là pour couper. Oui, c'est dommage. Je déteste la publicité, ça peut détruire un film. Transmets nos amitiés aux autres. À un de ces jours... Oui, je n'y manquerai pas. Au revoir.

— Elle est vexée ? demanda Mari.

— Un peu, oui. J'ai l'impression qu'elle ne sait pas du tout qui est Fassbinder.

— On débranche le téléphone ?

— Comme tu veux. Mais je ne pense pas qu'on nous appellera. Ils ont fini par apprendre. Et, de toute façon, on n'a pas besoin de décrocher.

Les lumineuses soirées printanières s'étaient encore allongées et il était difficile de faire le noir dans la pièce. Mari et Jonna attendaient Fassbinder, chacune dans son fauteuil. Leur silence était une préparation respectueuse. Dans ce même silence, elles avaient attendu Truffaut, Bergman, Visconti, Renoir, Wilder et bien d'autres invités d'honneur. Chacun élu et couronné par Jonna, le meilleur cadeau qu'elle puisse offrir à son amie. Ces soirées vidéo avaient progressivement pris une grande importance dans leur

vie. Quand le film était terminé, elles en parlaient avec gravité et de façon détaillée. Jonna rangeait ensuite la cassette dans un boîtier préalablement muni d'un texte et d'une image copiés dans la bibliothèque consacrée au cinéma qu'elle s'était constituée tout au long de sa vie. Puis, la cassette prenait place sur l'une des étagères réservées. Les dos des boîtiers formaient une belle surface tout en couleurs douces et dorées, un petit drapeau sur chacun indiquait son pays d'origine. Il était cependant rare que Jonna et Mari trouvent le temps de revoir une cassette puisque de nouveaux films arrivaient en un flot ininterrompu et qu'il fallait s'en occuper. Toutes les étagères de la maison étant pleines depuis longtemps, celle du vestibule devenait effectivement nécessaire.

Jonna avait une prédilection pour les films muets, surtout ceux de Chaplin. Elle expliquait patiemment les classiques à Mari. Elle lui parlait de ses séjours d'études à l'étranger, des cinémas d'art et d'essai, de son enchantement de pouvoir voir ces films, parfois plusieurs par jour.

— Tu comprends, dit-elle, j'étais comme obsédée. J'étais heureuse. Et maintenant que je revois ces classiques, avec leurs maladresses expressives et la technique dépassée de l'époque, j'ai l'impression de retrouver ma jeunesse.

— Tu ne l'as jamais quittée, fit remarquer Mari innocemment.